

OEUVRES ILLUSTRÉES

DE

# JACQUES ARAGO

DESSINS

PAR J. A. BEAUCÉ, LANCELOT ET ED. COPPIN



PARIS  
MARESCQ ET C<sup>IE</sup>, ÉDITEURS

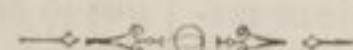
5, RUE DU PONT-DE-LODI. 5

1856

MARESCQ ET C<sup>e</sup>, ÉDITEURS.



OEUVRES DE JACQUES ARAGO



# CHASSES AUX BÈTES FÉROCES

## PREFACE

— Pourquoi un nouveau volume, puisque la course est achevée? Vous n'avez donc pas tout dit, ou vous appelez maintenant la fiction à votre aide.

— A la bonne heure, j'aime les objections quand elles sont franchement présentées. Je vais vous répondre.

Qu'ai-je entrepris dans la relation de mes voyages de circumnavigation? de retracer le plus fidèlement possible les mœurs des peuples que j'ai visités, de vous initier aux secrets de leurs passions, de vous les montrer tels qu'ils sont devenus quand la civilisation a tenté de les régénérer, et tels qu'ils étaient primitivement lorsqu'on les a surpris dans leurs déserts, sur leurs montagnes inaccessibles, alors qu'ils se croyaient peut-être seuls maîtres du monde. J'ai essayé de vous conduire par la main au travers des steppes, des forêts vierges, au sein des laves noires lan-

Quel est le petit coin de terre sur ce globe de douleurs où une peine amère ne succède point à un tiède plaisir, et une poignante désillusion à un rêve de bonheur? Généreux jusque dans mon infortune si exceptionnelle, je vous en indiquerai un que j'ai découvert à grand'peine, alors que mes yeux, pareils à deux comètes flamboyantes, fouillaient avec tant de sécurité dans le plus lointain horizon; je vous le signale avec confiance. Au milieu du vaste océan Pacifique, entre les îles Sandwich et l'archipel des Amis (ainsi nommé sans doute parce qu'on s'y livre perpétuellement des guerres homicides), à huit degrés de latitude boréale, et je ne sais plus combien de degrés de longitude,

il est un îlot tout mignon de deux lieues au plus de circonférence, entouré de récifs à fleur d'eau, visité par la lame voyageuse avec un bruissement éternel, où la végétation est verte et riante, et sous laquelle vient parfois s'abriter l'oiseau pélagien. Là nulle colère ne s'agit, nulle haine ne s'allume, nulle jalouse ne torture, nulle calomnie ne déchire; là, tout est calme, tout est solennel comme l'éternité. Savez-vous pourquoi? Je vais vous le dire. C'est que l'île dont je vous parle est inhabitée et inabitable.

M'en voudrez-vous encore si je ne vous l'indique pas d'une manière précise sur la carte nautique?

## CHASSE AU RHINOCÉROS

### NOTICE

La couleur du rhinocéros est ordinairement olivâtre; cependant il s'en trouve quelques-uns, surtout en Afrique, qui sont gris, et des voyageurs assurent en avoir vu d'entièrement blanches. Les Indiens estiment la corne du rhinocéros bien plus que l'ivoire de l'éléphant, non pas tant à cause de la qualité ou de la blancheur de la matière que de sa substance même, à laquelle, dans leur ignorance, ils attribuent un grand nombre de qualités spécifiques et de propriétés médicinales.

Ce hideux quadrupède est, comme le cochon, enclin à se vautrer dans la boue et à se rouler dans la fange. Il aime les lieux humides et marécageux et les bords des rivières. On en trouve en Asie, en Afrique, au Bengale, à Siam, à Laos, au Mogol, à Sumatra, à Java, en Abyssinie, en Ethiopie, au pays des Anzicos et jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Toutes les parties de son corps et même son sang, son urine, ses excréments, sont estimés comme des antidotes contre tout venin; mais c'est là une de ces croyances dont les récentes études des voyageurs ont fait bonne justice. Il se nourrit d'herbes grossières, de chardons, d'arbrisseaux épineux; il préfère ces aliments agrestes à la douce pâture des plus belles prairies. Les cannes à sucre sont aussi fort de son goût, et il mange de toutes sortes de graines. Sa langue est si rude, qu'elle râpe et déchire ce qu'elle touche, et même l'écorce des arbres.

Après l'éléphant, le rhinocéros est le plus puissant des quadrupèdes. Il a au moins douze pieds de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue; et la circonference du corps est à peu près égale à sa longueur. Il approche donc de l'éléphant par le volume et par la masse, et s'il paraît bien plus petit, c'est que ses jambes sont beaucoup plus courtes, à proportion, que celles de l'éléphant; mais il en diffère surtout par les facultés naturelles et par l'intelligence. Privé de toute sensibilité dans la peau, manquant de mains et d'organes distincts pour le sens du toucher, n'ayant au lieu de trompe qu'une lèvre mobile dans laquelle consistent tous ses moyens d'adresse, il n'est guère supérieur aux autres animaux que par la force, la grandeur et l'arme offensive qu'il porte sur le nez. Cette arme est une corne très-dure, solide dans toute sa longueur, et placée plus avantageusement que les cornes des autres animaux ruminants. Celles-ci ne munissent que les parties supérieures de la tête et du cou, tandis que la corne du rhinocéros défend toutes les parties antérieures du museau et préserve le museau, la bouche et la face. Aussi le tigre attaque-t-il plus volontiers l'éléphant, dont il saisit la trompe, que le rhi-

nocéros, qu'il ne peut presser sans courir le risque d'être éventré, car le corps et les membres sont recouverts d'une enveloppe impénétrable, et cet animal ne craint ni la griffe du tigre, ni l'ongle du lion, ni le fer ni le feu du chasseur. Sa peau est un cuir bien plus dur et plus épais que celui de l'éléphant; il n'est pas sensible comme lui à la piqûre des mouches; il ne peut non plus ni froncer ni contracter sa peau: elle est seulement plissée par de grosses rides au cou, aux épaules et à la croupe pour faciliter le mouvement de la tête et des jambes, qui sont massives et terminées par de larges pieds armés de trois grands ongles. Sa tête est beaucoup plus longue que celle de l'éléphant; mais ses yeux sont encore plus petits, et il ne les ouvre qu'à demi.

La mâchoire supérieure du rhinocéros est plus avancée que l'inférieure, et la lèvre du dessus a du mouvement et peut s'allonger jusqu'à six ou sept pouces; elle est terminée par un appendice pointu qui donne à cet animal plus de facilité qu'aux autres quadrupèdes pour cueillir l'herbe et en faire des poignées à peu près comme l'éléphant en fait avec sa trompe. Cette lèvre, musculaire et flexible, est une espèce de main ou de trompe très-incomplète, mais qui ne laisse pas de saisir avec force et de palper avec une certaine adresse. Au lieu de ces longues dents d'ivoire qui forment les défenses de l'éléphant, le rhinocéros a sa puissante corne et deux fortes dents incisives à chaque mâchoire. Ces dents incisives, qui manquent à l'éléphant, sont fort éloignées l'une de l'autre dans les mâchoires du rhinocéros; elles sont placées une à une à chaque coin ou angle: vous ne rencontrez pas d'autres dents pareilles dans toute la partie antérieure que recouvrent les lèvres. Ses oreilles se tiennent droites et sont assez semblables pour la forme à celles du cochon: ce sont les seules parties chargées de poils ou plutôt de soies. L'extrémité de la queue est, comme celle de l'éléphant, garnie d'un bouquet de grosses soies très-solides et très-dures.

Le rhinocéros a trois sabots de corne à chaque pied; les plis de la peau se renversent en arrière les uns sur les autres; on trouve entre ces plis des insectes qui s'y nichent, des bêtes à mille pieds, des scorpions et même de petits serpents. Il est très-certain qu'il existe des rhinocéros qui n'ont qu'une corne sur le nez, et d'autres qui en ont deux; mais il n'est pas aussi bien démontré que cette variété soit constante, et qu'on en trouve également en Afrique et dans les Indes.



J.A. BEAUCÉ

H. DELAVILLE

Ils allument leurs torches, les agitent, et poussent à l'air d'affreux rauquements. (Page 46.)

## CHASSE

Si je vous disais qu'un cheval vient de naître tout caparaonné, rongeant son mors qui le fait esclave, tout fier de sa selle, de ses sabots ferrés, de sa bride et de ses sangles, vous crieriez non pas au miracle, mais à l'impossibilité, et vous renverriez le narrateur aux contes des *Mille et une Nuits*. Il y aurait injustice pourtant, et mère nature est si bizarre, si capricieuse, si étrange dans ses créations, que ce qui vous a paru tout d'abord une monstruosité, un mensonge, est une réalité, une combinaison sage, régulière, une harmonie logique, j'allais presque dire une nécessité. Avez-vous vu un rhinocéros? Avez-vous étudié cette colossale charpente où tout se meut comme par des ressorts, des pênes, des gâches, des loquets, et sans le secours des muscles? Cette chose qui roule avec tant de force, cette masse imposante qui écrase le sol sur

lequel elle pose ses pieds de géant, cette citadelle promeneuse au dedans de laquelle vous trouvez du sang, des fibres, un cœur, des intestins et de la chaleur, est, je vous l'atteste, une des plus curieuses études du naturaliste et du philosophe. L'homme aurait imaginé le lion, le serpent, la baleine, l'éléphant peut-être; à coup sûr il n'eût point bâti le rhinocéros. Dieu seul avait ce pouvoir, et encore a-t-il jeté ce volumineux quadrupède sur la terre pour prouver que la Divinité même avait ses moments de déraison. Est-ce que je blasphème?

J'entends crier au loin et tomber mutilés les arbres les plus robustes des forêts; leur feuillage éternel roule brisé comme si l'ouragan promenait sur lui ses écrasantes hautes. J'entends le galop cadencé d'un escadron de cavalerie au travers de la plaine usurpée; il me semble que je vais assister à la lutte de deux tigres qui déjà creusent le sol et envahissent l'espace de leurs lugubres rauquements. Eh bien, non, c'est tout simplement un rhinocéros, un seul rhinocéros qui sort de son gîte et se met en quête de



Il voit le monstre venant de son côté. (Page 50.)

sa nourriture quotidienne. Ce terrible quadrupède, l'un des plus rares qui parcourent les solitudes indiennes et africaines, ne sait point louvoyer; les détours lui sont impossibles, il va droit son chemin comme le fait l'aigle dans les airs, et, au lieu de tourner un obstacle, il le brise et passe dessus. La course du rhinocéros est la plus exacte définition de la ligne droite; seulement elle n'est pas la trace d'un point vers un autre, le point n'a pas de dimension. Le rhinocéros est un bloc de roches, un banc madréporique; le dos du rhinocéros porterait un monde.

A la bonne heure, de tels ennemis à combattre! A la bonne heure, le siège de ces bastions si bien défendus et contre lesquels le canon seul semble avoir quelque puissance! Qui donc osera poursuivre le rhinocéros dans ses déserts, alors que le lion lui-même l'évite sans le fuir? Qui donc se présentera à lui pour l'arrêter dans ses excursions? Qui? Celui qui seul ne recule devant aucune difficulté, celui qui seul veut dominer, régner sur la terre, et qui cependant appelle si souvent à son aide les êtres qu'il

a soumis. L'homme attaqua donc le rhinocéros parce qu'il s'attaqua, lui, aux colères des fleuves, aux envahissements de la mer, aux fureurs des ouragans. Mais il n'ira pas seul.

En Afrique, nulle peuplade ne fait la chasse au rhinocéros, parce qu'on n'a nul moyen de le combattre. Dans quelques parties de l'est, vers le pays des Hottentots, on a essayé d'appriover des éléphants pour combattre le rhinocéros et l'arrêter dans ses terribles excursions; mais la férocité de celui-ci rallumait souvent l'ardeur de son adversaire, et il n'était pas rare de voir les deux colosses se réunir pour la ruine et la destruction d'un village. Au surplus, j'ai remarqué que les peuples sauvages avoisinant la belle colonie du Cap n'aiment à s'attaquer dans leurs luttes contre les animaux qui les entourent qu'à ceux dont la mort leur offre quelque bénéfice, et ils ne retirent guère que quelques pièces d'étoffe de la défense du rhinocéros et de ses nerfs, que les habitants de Table-Bay façonnent en élégantes et solides cravaches. Un district entier, armé de

flèches empoisonnées, de piques, de tridents et de cassettes, peut, à la rigueur, attendre le lion et l'arrêter au milieu de ses ravages : l'éléphant est souvent vaincu par la ruse, l'adresse et la force ; le tigre se repent parfois de s'être trop avancé au travers des populations armées ; mais le rhinocéros est sans adversaires dangereux et sans dominateur. Les massues n'écrasent point les rocs de granit ou les enclumes, et les flèches ne percent pas plus la cuirasse du rhinocéros que celle du crocodile.

Quant à vous, chasseur imprudent, qui osez l'attendre et espérez un triomphe, si vous êtes assez leste, assez agile pour éviter un coup de sa bouture, vous succomberez à coup sûr à la secousse de son épatille ou de ses jarrets. Les profonds et larges fossés recouverts de branches et de broussailles sont encore un des moyens de destruction que les naturels de l'Afrique méridionale mettent en œuvre contre le rhinocéros ; et, comme l'intelligence du colosse est fort bornée, il est rare qu'il échappe à un piège, lorsqu'on le creuse sur sa route, et qu'on place à la superficie les feuilles, les fruits, les ronces, les racines ou les écorces dont il se nourrit. Le bruit de sa chute, pareil à celui d'un roc tombant dans un abîme, donne l'éveil aux peuplades qui accourent et jettent dans le fossé des bois enflammés, des matières résinenses produisant une fétide et noire fumée qui étouffe le quadrupède ou le fait mourir dans les flammes au milieu des plus horribles tortures. Cependant ce moyen assez commun de combattre le rhinocéros n'offrant au chasseur aucun bénéfice, les Cafres et les Hottentots ne l'emploient guère que lorsque la présence de plusieurs de ces redoutables ennemis leur est signalée aux alentours de leurs habitations, sans cesse menacées par les bêtes féroces les plus formidables qui pèsent sur ce continent de malheur. C'est un tranquille et magnifique séjour à se donner en effet que celui où le tigre et le lion promènent leurs ravages, où l'hippopotame répand ses miasmes putrides, l'hyène ses sauvages dévastations, le crocodile ses terreurs ; où l'éléphant s'amuse à détruire des villages, et pour lequel le soleil garde ses rayons les plus torréfiants et le ciel ses inondations les plus meurtrières. Je vous l'ai dit, l'intérieur de l'Afrique est l'Eldorado rêvé par les navigateurs du quinzième siècle.

La chasse au rhinocéros n'est donc en Afrique, auprès du cap de Bonne-Éspérance, ainsi que dans le centre de ce mystérieux continent, qu'une défense perpétuelle contre les dévastations du farouche quadrupède, car les moyens d'attaque manquent aux naturels, ou plutôt c'est le courage et l'intelligence qui leur font défaut. Mais c'est en Asie qu'il est curieux de suivre les hardies expéditions dirigées contre ce redouté rival du tigre et du lion ; ce sont des colonnes serrées de courageux chasseurs armés de fusils, de petites pièces de campagne, et de dogues exercés chargés de harceler la bête féroce. On ne met ni plus d'ardeur ni plus de prudence pour l'attaque d'un fort ou d'une province. S'emparer de ce quadrupède dans des fossés recouverts de broussailles, est un stratagème méprisé par les chasseurs habitués à aller au-devant du léopard et de la panthère ; ils ne regardent une chasse heureuse et honorable que lorsque le colosse meurt blessé au défaut de l'épaule. C'est là seulement en effet qu'est vulnérable le terrible rhinocéros.

Mais ne croyez pas que ce soit aux canons, aux fusils, aux piques, aux chiens et quelquefois aussi aux éléphants privés, que se bornent les moyens d'attaque des chasseurs : il y aurait trop de péril à poursuivre si légèrement un corps défendu par des cuirasses si solides. Les arbres les plus robustes des forêts, sur lesquels vous vous croyez protégés contre la puissance du rhinocéros, sont brisés à une de ses violentes secousses, et les chasseurs le savent si bien, qu'ils se gardent toujours dans leur fuite d'en appeler à ce refuge, à moins qu'ils ne demeurent convaincus de n'avoir pas été aperçus en exécutant leur retraite. Ce qu'il faut encore au chasseur indien, tout intrépide qu'il est, ce sont de solides bastions échelonnés sur la route, d'où l'on fait feu sur la bête qui passe. Là seulement le chasseur respire à son aise ; là seulement il regarde sans effroi l'ennemi dont il n'ose affronter la dangereuse colère. Mais la retraite n'est pas toujours assurée au chas-

seur ; et, quand une fois la lutte est engagée entre lui et la bête féroce, il faut souvent plus que des fusils, plus que des bastions pour la faire cesser. Le champ de bataille n'est, à vrai dire, qu'un champ de carnage où le sang coule par plus d'une blessure : et pourtant, ici, c'est moins une entaille qui tue qu'une secousse. La défense du rhinocéros frappe et perce, mais sa tête frappe et écrase, ainsi que son corps roulant, comme un bloc détaché d'une cime. Ses pieds gigantesques le protègent également contre ses ennemis, qui le harcèlent, et c'est un membre brisé que celui qui reçoit la redoutable ruade. Les caresses du rhinocéros sont des coups de maillet tombant sur un pieu pour l'enfoncer dans le sol : jugez ce que doivent être ses mouvements de colère et de vengeance. Dans une chasse en 1824, sur douze chasseurs attachés à la destruction d'un de ces périlleux visiteurs, nul ne rentra à Calcutta, et le rhinocéros, après son triomphe, regagna sans blessures et à petits pas la forêt d'où il s'était détaché pour aller à la rencontre de ses imprudents adversaires.

Hélas ! un de mes amis, M. Duvauchel, avec qui vous m'avez vu peut-être achever une assez risible ascension sur la montagne de la Table, paya cher auprès du Gange un acte de témérité contre un rhinocéros dévastateur chassé par une vingtaine d'intrépides Européens. Il voulut, au mépris des invitations qui lui étaient adressées par les gens les plus exercés à ces combats, se poster au delà d'une ravine où la chasse avait lieu, espérant bien, en se cachant derrière un arbre, éviter l'atteinte de la bête courroucée. Le rhinocéros, qu'une blessure assez profonde avait jeté dans une fureur extrême, se mit en course contre M. Duvauchel, le plus inoffensif des chasseurs ; celui-ci, effrayé, ne songea ni à son fusil ni à son couteau de chasse, dont il s'était coquettement paré ; il fuit de toute la rapidité de ses jarrets et se dirige vers la ravine, où il espérait trouver un refuge ; mais, gagné de vitesse, il s'élance vers un arbre énorme derrière lequel il se blotti, se flattant que le rhinocéros passera sans l'apercevoir.

Duvauchel tremblant entend près de lui le retentissement de la course du colosse et tend la tête pour calculer la grandeur du péril qui le menace ; il voit le monstre venant de son côté, mais un peu de l'avant ; il se penche légèrement en arrière ; le rusé rhinocéros oblique un peu, et d'un coup de boutoir il lance mon pauvre ami au delà du ravin. La bête féroce se sauva dans les bois après avoir tué un combattant et en avoir blessé trois autres. Quant à Duvauchel, dont plusieurs côtes étaient enfoncées, il alla mourir quelques jours après à Calcutta, cruellement arrêté au milieu de ses fatigues et de ses études. La science a aussi ses dangers.

Dans une battue faite aux environs de Chandernagor, en 1832, un rhinocéros, furieux contre une habitation d'où était parti un coup de feu qui l'avait blessé à la tête, s'élança vers la bâtisse, renversa, brisa, foulâ aux pieds les solides palissades qui entouraient un verger, ravagea les plantations, abattit les bananiers, les manguiers, et se rusa enfin sur la case en briques et en pierres, où se tenaient cachés les habitants. Ceux-ci, voyant la bête furieuse occupée à démolir un mur, se sauvèrent alarmés par le côté opposé ; mais le rhinocéros, aux écoutes, s'élança vers les fugitifs, atteignit un Malais avec sa corne, et, comme il l'avait frappé, le malheureux resta suspendu à cette espèce de croc d'où on ne le vit pas tomber, quoiqu'on suivit longtemps de l'œil le quadrupède dans la campagne, où il allait porter ses ravages. Il faut plus que le poids d'un homme pour ralentir la course du rhinocéros. Au surplus, comme ce colosse n'est point carnivore, certains explorateurs, assez heureux pour se trouver en présence de jeunes rhinocéros qui prenaient la fuite en face des chasseurs, ont publié que ce rival du lion, du tigre et de l'éléphant était d'humeur assez pacifique, et qu'il retardait autant que possible une lutte sérieuse avec ses ennemis. N'en croyez rien, vous que l'amour de la science pousse dans les pays où le rhinocéros promène ses dévastations, évitez la rencontre de ce formidable quadrupède, qu'il est toujours dangereux d'attaquer, et croyez qu'il mutile et tue s'il ne dévore pas.

Quand vous attaquez un rhinocéros aux bords d'un

fleuve et que vous vous élancez dans une pirogue pour éviter votre ennemi, vous courez un danger plus grand encore que si vous n'aviez pas quitté la terre, car le monstrueux quadrupède nage comme un requin; il ne tarde pas à vous atteindre, brise votre embarcation et vous plonge au fond des eaux. Nul refuge pour se mettre à l'abri de ces terribles destructeurs. Mais c'est lorsque l'éléphant apprivoisé se met de la partie que la scène devient imposante et dramatique. C'est alors que l'air retentit de cris étourdissants, que la terre tremble sous les terribles secousses des deux colosses. Les chasseurs, placés derrière leur ami, à qui d'avance ils ont distribué une assez grande quantité de liqueurs fortes, l'excitent par des piqûres aux flancs et des paroles de menace et d'affection. Avant de se joindre, les deux adversaires s'arrêtent à quelques pas de distance l'un de l'autre, et semblent méditer une ruse qui leur assure la victoire. Tout à coup ils s'élancent, et les longues défenses de l'éléphant glissent sur l'écorce de fer qui protège le rhinocéros, tandis que celui-ci a fait une profonde entaille à son adversaire. Mais le plus gros des combattants a une trompe aussi qui lui est d'un merveilleux secours dans ces luttes effrayantes. Il l'allonge, elle embrasse et étreint le cou du rhinocéros, qui cherche en vain à se détacher de cet anneau solide de chair prêt à l'étouffer et à l'enlever de terre. Celui-ci, de son côté, pèse de tout son poids sur le sol, et par de rapides mouvements cherche à se dégager de l'étreinte qui l'emprisonne.

Les voilà de nouveau séparés. Le rhinocéros veut une revanche : il tombe plutôt qu'il ne se rue sur l'éléphant ; celui-ci, plus intelligent, prévoit le danger qui le menace, baisse la tête, et ses dents entrent dans le cou de son ennemi, qui recule et commence à redouter une défaite. Pendant cette lutte ardente, les chasseurs ne sont pas inactifs non plus, et leurs pistolets, visant à la tête, font des trouées sur le rhinocéros, tandis que quelques-uns, armés de dards et de larges faux tranchantes, cherchent à ouvrir ses jarrets. Ce sont trente combattants contre un, et cependant rien n'est décidé encore. Il faut bien des balles pour faire tomber un rhinocéros, il faut bien des blessures pour que ce sang noir qui s'en échappe lui ôte de ses forces et de son énergie. Quand il tombera, c'est qu'il ne se relèvera plus, car il luttera jusqu'à son agonie. Ne craignez rien pour les chasseurs, l'éléphant est là, exercé à les protéger. A toutes les évolutions de son antagoniste pour tirer vengeance d'une blessure faite par le plomb ou le fer, l'animal à trompe bondit comme un terre qu'un tremblement de terre enlèverait du sol, et, en tombant, il se trouve toujours en face du rhinocéros, sans cesse occupé à l'éviter ; de telle sorte que, par générosité, peut-être aussi par reconnaissance du doux esclavage auquel on l'a soumis, l'éléphant reçoit presque toujours les coups destinés à son maître. A la bonne heure, de tels procédés pour une liberté conquise !

Les dévastations causées par le rhinocéros sont quelquefois aussi funestes que celles causées par les orages et par les ouragans. Une des plus magnifiques plantations de M. Huskisson, aux environs de Pondichéry, perdit en une nuit toutes ses richesses par suite d'un combat que se livrèrent, dans les champs et les enclos, deux de ces énormes quadrupèdes en fureur. Rien ne resta debout ; tout fut haché comme sous une grêle rapide, martelé, pilé ; tout fut confondu : troncs filandreux de bananiers, cannes à sucre, riz, fruits, arbres et légumes ; la terre était profondément creusée en plusieurs endroits ; les bestiaux des étables rompirent leurs barrières et s'enfuirent, épouvantés, dans la campagne, les maîtres se barricadèrent au fond de leurs caves, et le lendemain on trouva un rhinocéros étendu mort sur le sol, et l'autre horriblement mutilé, mais qu'on eut encore beaucoup de peine à achever.

La mort arrive lentement à tout animal dévastateur.

Je ne me suis pas engagé à vous dire seulement comment les Européens voyageurs chassent, en étudiant les pays lointains, les bêtes féroces ou dangereuses ; il y aurait trop de monotonie dans mes récits : nous savons à merveille tirer le pistolet, un fusil, ou frapper d'une épée ; mais, ces moyens une fois épuisés, nous n'avons plus qu'à croiser les bras et à nous soumettre aux caprices de notre adversaire. Ce n'est pas grand'chose, ce n'est rien.

Les Indiens, ma foi, ont bien d'autres ressources, et, dans leur activité sans cesse en œuvre par les dangers qui les entourent, ils en appellent souvent à leurs ennemis pour se défaire d'ennemis plus redoutables. L'éléphant et le lion se font parfois esclaves pour protéger leurs maîtres, et, comme tout esclavage abrutit, il n'est pas rare de voir le plus fort trembler sous un regard ou sous une baguette du plus faible. C'est que toute obéissance énerve, c'est que toute servitude tue, c'est que celui qui a pris l'habitude de la soumission accepte plutôt la douleur et les tortures que l'idée d'un affranchissement. Noblesse et lîvrée n'ont jamais voyagé de compagnie. Le rhinocéros n'échappe point à la loi imposée souvent par l'homme au tigre et au lion. Des voyageurs assurent avoir vu, dans quelques provinces de l'intérieur de l'Inde, et surtout au pied de la gigantesque chaîne de l'Hymalaya, des rhinocéros apprivoisés et dociles aux ordres de leur maître. Ils ajoutent que ces monstrueux quadrupèdes servent souvent à transporter d'un point à un autre une famille, un camp, avec leurs tentes, leurs armes, leurs vivres et leurs bagages, et que fort rarement l'on a à se plaindre de l'inexactitude ou du mauvais vouloir de l'imposant véhicule.

Cependant on lit dans une brochure de M. Stephen, publiée à Calcutta, qu'en 1815 un de ces rhinocéros, allant tout doucement et transportant une famille d'Indiens près d'un fleuve, se mit subitement en tête de varier ses allures, de se révolter contre la voix de ses maîtres, de se livrer aux loisirs de la natation, et que, changeant de route, sans se soucier le moins du monde des coups qui frappaient sur sa cuirasse, le quadrupède s'élança dans les eaux, suivit le courant pendant plus d'une heure, et regagna seul le rivage. Toute la cargaison avait été noyée.

Bruce, un des planteurs les plus riches de Calcutta, s'étant un jour trop aventureusement jeté dans une plaine ouverte qui bornait une de ses propriétés, se trouva tout à coup en présence d'un énorme rhinocéros venant à lui d'un pas mesuré, comme s'il n'avait point à se hâter pour une telle conquête ; M. Bruce glissa rapidement une seconde balle dans le fusil dont il était armé ; il visa le colosse, et, par un bonheur inespéré, les deux balles lui crevèrent les deux yeux. L'intrépide planteur raconte les rapides évolutions, les élans frénétiques du rhinocéros se roulaient sur le sable, se cabrant, frappant avec rage des pieds et de la tête dans le vide, cherchant à saisir son ennemi, levant la tête au ciel comme pour y retrouver une lumière si promptement ravie, et tombant enfin immobile sur le sol profondément creusé.

Le récit de M. Bruce est de l'effet le plus dramatique, et je regrette bien de ne pouvoir en donner ici un extrait.

Le sanglier blessé, l'ours traqué dans sa tanière, le loup poursuivi dans les bois, ont aussi leurs moments de colère et leurs heures de vengeance ; mais qu'est-ce que la fureur stérile de ces petits quadrupèdes en comparaison des violences et des dévastations causées par un rhinocéros irrité ou un lion altéré de sang ? En vérité, l'Europe est trop flasque, trop uniforme, trop énervée ; il faut déserter l'Europe et se hâter d'aller fraterniser avec ces hôtes aimables de l'Indoustan, de la Cafrière ou de Banou, dont les cris sont des tonnerres, les menaces des attaques, les attaques des meurtres. Quittons l'Europe, on y meurt sans émotion.

## MOI

Ma course est achevée, je me repose. Sans compter les romans, les ouvrages dramatiques, les articles de journaux et les recueils de poésies, j'ai publié cinq gros volumes de voyages. Je me repose. Je suis aveugle ; la côte était rude à gravir, et, pour que mon courage ne me fit pas défaut, il fallait que je ne me crusse pas seul au monde. Quelques échos de voix généreuses sont venus jusqu'à moi comme une douce pensée à l'âme ; j'ai saisi mes crayons, car je ne sais plus quand l'encre manque à la plume ; j'ai groupé autour de ma mémoire si fraîche et si exacte mes souvenirs les plus lointains, et, me retremplant dans mon infortune, j'ai pris mon essor.

Voilà dans ce cabinet, s'élevant jusqu'au plafond, cinquante-trois rames de papier barbouillées par moi et gardant religieusement les confidences que je leur ai faites. Cinquante-trois rames, deux mains et six pages, ni moins ni plus. Est-ce de la persévérence ? C'est que ma route m'est tracée, à moi ; je me heurte le front contre tout obstacle quand je ne tiens pas dans mes doigts le fil protecteur ; et mes lignes s'enchevêtreraient les unes dans les autres si je n'avais appelé à mon aide mille petits moyens propres à m'empêcher de trébucher au milieu de mes excursions lointaines. Ma page se compose de douze lignes ; une coche faite à un des angles du papier me dit que je suis au *verso* ou au *recto*. J'écris gros, très-gros, pour que mon secrétaire puisse me lire. De petits anneaux en laiton, glissant le long du fil d'archal conducteur, m'indiquent l'endroit de la ligne où j'ai fait halte. Les fils d'archal sont fixés et assujettis à un cadre sous lequel est placé mon papier, dont chaque feuille est détachée. Comprenez-vous maintenant pourquoi cinquante-trois rames pour cinq volumes ? Quand je les touche, j'en demeure épouvanté moi-même. Mais j'avais promis, j'ai dû tenir ma parole. On ne va jamais plus loin que lorsqu'on ne sait où l'on va, et je ne m'arrête que parce qu'il y a peut-être profit autant pour le lecteur que pour moi. Cependant encore quelques lignes avant mon repos.

J'ai achevé mes courses au travers des déserts, des steppes, des montagnes pelées, des forêts vierges et des peuplades sauvages. Je vous ai dit les périls que j'ai volontairement courus dans mes téméraires excursions, et je suis souvent resté au-dessous de la vérité en parlant de moi, car il y a de la fanfaronnade à publier certains dangers qui ont effrayé bien des courages et lassé bien des patience. Je vous ai dit les mœurs des nations civilisées que j'ai trouvées loin, bien loin de la mère patrie ; j'ai esquisonné les différences qu'il m'a été permis de signaler, j'ai poursuivi mes études avec une constance qui devait parfois ressembler à l'importunité, et j'avoue que j'ai bien mieux aimé m'entourer des hommes qui avaient besoin de moi que de ceux qui auraient pu me protéger. J'ai vu le Brésil si suave, si parfumé, si riche de son ciel, si diapré de son éternelle verdure, si resplendissant de ses myriades d'insectes et d'oiseaux tout diamantés, le Portugal abâtard, le cap de Bonne-Espérance avec ses créneaux naturels de granit et de lave qui le protègent et le menacent à la fois, les archipels indiens si diversement tailladés, les sauvages Moluques, les Mariannes si coquettes, si près de la civilisation et si disposées à rétrograder vers la sauvagerie, les Carolines, où vit le peuple le plus gai, le plus bienveillant, le plus beau de la terre. J'ai étudié les hommes farouches d'Ombay buvant le sang humain dans le crâne des ennemis vaincus ; j'ai gravi des sommets de lave côté à côté avec les Malais indomptés armés de leurs crisshs trempés dans l'hupas ; j'ai suivi au milieu de leurs éternelles et silencieuses solitudes les traces des sauvages naturels de la presqu'île Péron ; j'ai fouillé l'intérieur de la Nouvelle-Galles du Sud, incessam-

ment entouré de peuplades sans gîte, sans vivres, sans vêtements, sans Dieu... J'ai crayonné les amusements si pittoresques des Cafres, toujours en guerre avec les hommes et les terribles quadrupèdes qui les traquent dans leurs demeures ; vous m'avez vu au milieu des Hottentots, m'exposant bravement en vrai Spartiate aux caresses graisseuses des beautés de cette race informe dont on devine plutôt la présence avec l'odorat qu'à l'aide du regard. J'ai navigué souvent seul dans les pirogues des farouches habitants de Rawack et de la Nouvelle-Guinée ; j'ai dessiné les curieuses et colossales ruines de Rotta et de Tinian, aujourd'hui désertes. Il manquait à ces tableaux, retracés avec exactitude sinon avec talent, des épisodes plus graves, des faits plus solennels, des luttes plus chaudes, des scènes de carnage plus animées. Il y manquait des cris de rage, des efforts inouïs de féroce, des hurlements, des déchirures, des plaies, des regards de feu, des dents et des ongles creusant profondément les chairs pleines de vie. Il y manquait des râles, des tortures, des agonies. Je viens de compléter mon travail. Je me repose.

On m'a dit tout bas que j'avais quelquefois assombri mes tableaux et que je ne m'étais pas assez souvent montré généreux dans mes peintures de mœurs. Qui m'a dit cela ? Le Brésilien, alors que je parlais du Brésil ; le Portugais, alors que je visitais Montevideo ou Dielhy ; le Hollandais, quand j'étudiais Koupang ; l'Espagnol, quand j'ai décrit les Mariannes ou Rio de la Plata ; l'Anglais, quand il a été question du Port-Jackson ou de Maurice. Je suis plus compétent qu'eux en ces diverses matières, et nul n'est appelé à être juge dans sa propre cause. Quand j'ai trouvé d'honorables exceptions, je me suis bien gardé de les laisser passer inaperçues ; j'ai franchement et loyalement cherché dans mes courses tout ce qui pouvait m'instruire et m'amuser en même temps. J'ai voulu voir avec la raison, car il me semblait déjà qu'un jour je n'y verrais plus par mes yeux. Je me suis trompé peut-être, je n'ai trompé personne.

Le tour des bêtes féroces est venu après celui des hommes, c'est-à-dire la rage, la fourberie, la rapine, la cruauté sans le discernement à la place des passions qui abrusissent l'espèce humaine.

Eh bien, que je me retrouve encore une fois dans les déserts africains, au milieu des forêts vierges de la Nouvelle-Hollande, au pied des montagnes de l'archipel des îles Malaises ou au milieu des steppes de l'Amérique du Sud, et vous verrez que le tigre, le lion, le boa, le serpent noir, l'hyène, le crocodile viendront hautement me reprocher d'avoir voulu flétrir leur caractère pacifique et insulter à leurs mœurs régénérées. Pour soutenir leurs droits et me punir de mon irréverence, le lion me déchirera de ses ongles et de ses dents, la panthère bondira et m'entrainera dans son élan de reptile, l'hyène baiera sur mes vêtements souillés, le tigre promènera sa langue rouge dans mes entrailles ouvertes, le rhinocéros me brisera sous sa bouture de fer, le boa m'enlacerà dans ses replis serrés, le serpent noir et le serpent à sonnettes m'infecteront de leur venin, le crocodile m'emportera au fond des eaux, le requin m'amputera un membre, le jaguar m'arrêtera au milieu de ses pampas et l'éléphant me lancera comme un ballon sur les palmes élevées du cocotier. Ainsi s'effaceront l'erreur et le préjugé. La violence soumet la raison.

J'écrirai donc, afin de vivre en paix avec tout le monde, l'histoire d'un univers chimérique dont le mouton sera le despote. Mais vous verrez qu'on criera encore à la calomnie. Eh bien ! oui, alors seulement on aura dit vrai. Jusque-là moi seul j'aurai raison contre les hommes et contre les tigres, parce que moi seul je suis isolé. Je me repose.

FIN DES CHASSES AUX BÈTES FÉROCES.